

Duel

Enregistrement du 28 août 1990, Bloc A 2745 :

Sur la banquise je suis nu. La neige perle sur mon corps de chair. Je sens ma chevelure blanche onduler sous un vent tumultueux. Le froid a beau mordre ma peau, je ne sens aucune peur. La plaine arctique est silencieuse, peut être à cause de notre présence. Maintenant je sais qu'il retient sa respiration, tendant son oreille biscornue contre la cloison du sol, pour écouter le moindre de nos mouvements. Maudit soient-ils !. J'ai su tout de suite qu'ils le réveilleraient. Mais toi ! Tu étais là ! Caché parmi eux comme une vipère dans le creux d'un arbre pourrissant. Hélas pour moi, mon ombre, mon frère noir, tu déjouas une fois de plus ma vigilance.

Journal du commandant Klaus du 13 avril 1942 :

Notre escouade est enfin arrivée à la station arctique Bismarck 109. J'ai pu saluer mon vieil ami, le commandant Heinrich, qui prépare le terrain depuis six mois. Bismarck 109 avait l'air d'un endroit désolé, en dépit de la présence d'une garnison d'environ quatre vingt hommes dont les silhouettes fantomatiques sillonnaient le campement d'un air incertain. Nous fumes accueillis sans grand enthousiasme, la gêne se lisait dans les yeux de mon ami. Malgré mes nombreuses sollicitations il n'avoua pas directement ce qui le troublait, puis j'ai compris le soir venant (à grandes rasades d'alcool) que les repérages ne s'étaient pas passé de la façon désirée ; Il y eut des accidents déplorables qu'il ne put m'expliquer que par un vaste geste d'incompréhension. Ainsi nous serons obligés de parcourir une partie du territoire en aveugle, ce qui ralentira considérablement notre mission. Parmi mes vingt soldats aryens, trône un membre spécial dont l'air hautain me déplait beaucoup. Cet homme, petit et brun, arbore le fier uniforme des SS comme si ce n'était qu'un simple tablier de travail. Il n'en prend pas soin du tout, car on voit déjà une saleté repoussante imprégner son uniforme. Il a un teint maladif et l'œil humide, dont le regard vide et fixe me dégoûte. Ce petit homme n'est qu'un misérable « mystique » qu'on m'avait, pour je ne sais quelle raison, collé sur le dos. Mes supérieurs, eux aussi surpris, m'assurèrent que la décision venait de notre führer. Son nom est Norris Banerman, c'est un américain, au moindre problème je l'abattrais, car tout son être, ainsi que son fichu livre pourrissant qu'il trimbale partout avec lui, me fait frémir. Mes hommes ressentant le même malaise, évitent donc de lui parler ou même de l'approcher. Nous avons préparé l'équipement nécessaire : traîneaux, vivres pour un mois, armes lourde et explosifs. Demain nous quitterons Bismarck 109, frais et dispos. La terre creuse sera notre !

Journal du commandant Klaus du 20 avril 1942 :

Nous avons enfin trouvé quelque chose d'intéressant sur cette inutile plaine arctique ! . La découverte a réjoui Banerman. Ses affreuses dents jaunies m'apparurent lors du sourire crétin

qu'il arbora. Ce lieu était étrange : il m'a semblé vieux de plusieurs siècles, d'une vieillesse décrépie... je n'avais jamais entendu parler d'une civilisation ancienne en ces terres glacées. Ce village minuscule compte une dizaine de ' igloos' à l'aspect curieux : ils sont coniques et hérissés de pointes acérées de glace. Je dois confesser que l'endroit est plutôt lugubre, de par une propriété physique particulière. Aucun bruit ne se fait entendre distinctement. Nous avons beau parler, crier, tout se passa comme si les sons étaient étouffés par un ronflement sourd et puissant. Nous penions à nous comprendre, un moment j'ai cru que nous étions devenus sourds.

Banerman, excité comme un enfant qui aurait vu le diable, parlait de façon incompréhensible (qui me ficha la chair de poule) tout en feuilletant son écœurant livre.

Ce soir, avant que j'ordonne l'installation du camp pour la nuit, il est venu me voir. Je le revois encore avec son air sournois et ses deux mains maigres qui ne cessaient de se caresser. Il voulait que nous voyagions de nuit : D'après lui, il faut suivre le chemin des Etoiles, et notamment Aldébaran qu'il me montra de son doigt sale et noueux.

Avec un mépris non feint, je lui ai répondu qu'avec nos boussoles et nos cartes nous pouvons nous passer de voyager de cette façon archaïque. La façon dont il me dévisagea ensuite, avec sa moue insolente, ne fit qu'accroître mon mépris. Il m'a demandé, de façon hautaine, ce que je comptais faire une fois la terre creuse découverte. Sur le même ton, et avec un sourire narquois je lui ai répondu : « si elle existe, ce dont je doute fort, nous ferons comme la procédure le recommande lors de la conquête des territoires. ». Puis je lui ai montré les mitrailleuses et les pioches avec un geste évident qui signifiait 'soumettre les habitants et piller'. Ses paupières se sont plissées en laissant deux fentes blanches minuscules, puis il a fait demi-tour avec un reniflement de dédain.

Enregistrement du 15 septembre 1990, Bloc A 2745 :

Il frappe contre le ventre de la terre. Le sol tremble, blessé en son sein par l'horreur qui le ronge de l'intérieure. Une cicatrice béante s'ouvre sur sa face, emportant certains d'entre eux. La colonie fut un moment épouvantée. Mais leur esprit borné est plus fort que la peur de mourir. Ils s'obstinent à poursuivre leur but, imperturbable devant le désastre imminent qui flotte dans l'air. Mon frère, tu veux les mener à leur perte ! . Je ne te laisserai pas le réveiller ! Contre mes flancs nus le vent tourne de plus en plus vite. L'horizon de charge de flocon de cristal blanc. Les bras dressés vers le ciel, j'implore les anciens d'ouvrir leurs yeux, que la tristesse des hommes s'abatte sur leurs cœurs d'antan. Que leurs larmes amères purifient ces terres souillées ! Soudain le ciel se rompt en deux, déversant une pluie de cristaux brillant. Le vent se déchaîne dans un grognement sourd. Les rafales déferlent sur eux telles des vagues furieuses, balayant le sol de sa présence impure. Je vois ses mains sorties de la plaie ouverte se recroqueviller et mourir dans un bruit de craquement douloureux. La tempête forme un écran blanc infranchissable autour de la troupe humaine. Terrorisés, ils se cachent sous leurs habitats de fortune.

Le mugissement des bourrasques retentit contre mon corps vierge de toute corruption ; chacune de mes respirations est une rafale hurlante sortant de mes lèvres de givre. Il me voit ! Malgré le voile insondable de l'ouragan démesuré, il se dresse face moi ! Il sait que je suis là, il va m'affronter. Mon frère, mon ombre, soit maudit si tu gagnes !

Journal du commandant Klaus du 23 avril 1942 :

Nous pouvons enfin reprendre notre route, après trois jours bloqué dans une incroyable tempête de neige intempestive. La veille de ce pandémonium nous avons subi de plein fouet un séisme qui coûta la vie à trois de mes hommes. Sous le tonnerre des vibrations souterraines, ils allèrent s'écraser au fond d'une large faille qui s'était ouverte sous leurs pieds. Comme une feuille de papier, le sol s'est déchiré en nous jetant au sol. Nous fumes paralysés par les secousses épouvantables qui déchiraient les entrailles de la terre. Dans notre malheur nous avons aussi perdu le dispositif de communication radio, et je crains que notre silence n'alerte Bismarck 109 pour rien. Puis vint cette monstrueuse tempête. Banerman m'a stupéfait, je ne le pensais pas aussi dément. Pendant notre halte forcée, il pénétra dans les flots cinglant de neige à plusieurs reprises comme si de rien n'était ; sans ciller, a visage découvert, il scruta l'horizon. J'ai cru voir ce fou danser sous les volutes de flocons en criant je ne sait qu'elles incantations étranges. Quand la fureur des éléments fut enfin calmée ce matin la, je suis sorti de ma tente défoncée et je suis tombé sur un drôle de spectacle. Ce fou, cet être inférieur, grattait à main nu le sol de façon frénétique.

Je fis semblant de ne rien remarquer, non sans une pointe de curiosité maligne. Quand il se retira, transpirant et l'air désorienté, je me suis approché du tas de neige blanche qu'il avait agité si précipitamment. Sous elle je découvris une sorte de pentagramme à demi effacé, gravé dans le sol. Son aspect étrange (ses angles sont... impossibles ???) me laissa décontenancé. Ce soir, si je me couche avec une affreuse migraine, c'est en partie à cause de ce symbole obscur : il s'est gravé sur ma rétine comme l'éclat aveuglant du soleil. Je le vois partout. J'ai affreusement mal à la tête, comme si quelqu'un essayait de m'écraser le crane contre ses mains énormes. Il est revenu me voir, me demandant une seconde fois pour que j'ordonne la marche de nuit. Sans défaillir, je répondis d'un non tranchant, cependant je surpris son regard moqueur posé sur moi. Ma fièvre le fait rire sous cape. Je vois d'un autre œil cet illuminé ; C'est une personne dangereuse aux croyances invouables. J'abhorre cet homme !

Journal du commandant Klaus du 25 avril 1942 :

Satanée migraine, je suis hors circuit. Des traits de lumières blessant me déchirent les yeux. Mes oreilles bourdonnent alors que dehors c'est un silence oppressant qui règne. Et toujours ce symbole terrible. Je fais cauchemar sur cauchemar. Mon lieutenant à pris le relais. J'ai confiance en lui, c'est un pur-sang aux origines scandinaves. Plongé dans la semi-inconscience de la fièvre, il me semble voir le visage de Banerman complètement déformé : son visage est en lambeaux, il est borgne et ses mains sont des serres de vautours au teint verdâtre. De ses lèvres dégouline une sorte de liquide saumâtre. Mais je sais que ce n'est qu'un simple délire du à la migraine. Fichue migraine qui me tue à petit feu. Je sens les enceintes de ma raison s'effondrer une à une.

Je ne sais pas comment Banerman à fait pour persuader mon lieutenant, mais voilà que nous faisons route de nuit. Sous les étoiles brillantes, mes délires s'amplifient, Aldébaran (étoile rouge et mourante) n'est plus que l'œil sanglant et révolté d'un rapace affamé. Il clignote follement dans les draps sombres de la nuit qui nous entoure, et je suis le seul à le voir. Je délire. Plus je regarde Banerman, plus je suis certain de ne pas me tromper. Pourtant c'est impossible...

Enregistrement du 20 septembre 1990, Bloc A 2745 :

Je n'ai pas pu. Sa volonté balaya mes forces. Le vent est retombé au sol, pauvre griffon lacéré par les hallebardes de sa folie. Il m'a expulsé comme un misérable insecte. J'ai vu sa face d'écorché m'observer avec férocité, puis se réjouir avec mépris de ma chute. Ces mains d'aigles crochus se sont refermées sur ma poitrine flamboyante, extirpant le souffle vital de mon essence. Heureusement il n'a pas osé me détruire, moi son frère, son ombre. Alors, de la neige épaisse, je me suis relevé lentement, laissant quelques roses rouges sur ma couche de glace, autrefois immaculée. Je les vois partir. Je ne peux que suivre leur future agonie. Je les suis sans hâte, sachant que la masse informe écoute attentivement chacun de leur pas condamné. Les voilà arrivés, hélas ! Les voilà perdus pour toujours. Près de ce tunnel creusé par des choses oubliées depuis tant d'éons. Leur race s'est éteinte dans la folie de leurs actes démentiels.

Journal du commandant Klaus du 26 avril 1942 :

Nous voilà arrivé dans un autre village, encore plus inquiétant que le précédent. Mes paupières sont moins lourdes et ma migraine s'est un peu estompée. Avec mauvaise humeur j'ai demandé à Banerman de cesser de nous épancher des soi-disant délices de la terre creuse, lui faisant bien comprendre que seuls les intérêts militaires et scientifiques nous avaient amené jusqu'ici. Au centre du village se tient une statue repoussante de laideur. Elle représente un humanoïde, grossièrement sculpté, dont les membres sont placés de façon totalement délirante. Son visage aborde une expression maléfique non feinte. Sans doute pour effrayer les pillards que nous sommes...

Je fus heureux d'entendre Banerman glapir que l'entrée se trouve sous le socle du monstre, toujours d'après son livre miteux au titre improbable (le Nécronomicon...quelle idiotie !). Avec un plaisir sournois, j'ai ordonné que l'on fasse sauter cette horreur. Banerman m'a lancé un regard lourd de fiel puis s'est détourné vivement avec un hochement de tête outré.

La statue est en miette, mes hommes courent partout sur la banquise à la recherche d'une pioche, d'une mitrailleuse, et de cordes pour rentrer dans les profondeurs insondées de ce trou puant. Banerman est introuvable et je m'en fiche ! Au diable cet homme misérable ! Nous allons conquérir la terre creuse, vive le Reich !

Enregistrement du 23 septembre 1990, Bloc A 2745 :

La statue aux membres tordus de douleur a été soufflée par leurs explosifs. J'ai entendu malgré la détonation, une plainte sinistre. Ils sont entrés dans l'orifice de la béance. Là-bas, je sais ce qu'ils verront. Masse de chair grisâtre, qui semble être en ébullition. De sa peau suintent des effluves de soufre jaunâtre. En perpétuelle création et destruction. Dieu le père, ou l'apocalypse de Jean. Ces enfants naissent de ses appendices gluants, puis se fondent en lui avec délectation. Ils sont lui, il est eux. Ils arrivent devant lui, et ils hurlent de terreur. La caverne se remplit de l'odeur du fer brûlant et de la poudre. Les balles s'abattent comme une pluie d'étoile filante sur lui. Mais cela est vain, hélas. Mon frère, mon ombre, se dresse glorieux, les tablettes du savoir ancien dans ses mains corrompues. Et il rit, à sans tordre la

bouche ! Je vois les survivants, leur chef vaniteux et un de ses hommes, qu'il soutient bravement. Mais peut-on vivre sans tête ? Pourtant il marche à son côté comme si de rien n'était, syndrome du canard décapité. Ils le suivent depuis le cœur du père. Formes grognantes, puantes, raclant le sol, avançant comme leur corps le permet. Il est seul et mourant, peut être puis-je le sauver des griffes de mon frère ? Déjà il n'est plus borgne, un œil gris aux veines noires baigne dans l'orbite jadis vide. Simulacre ! Tu vends ta haine, mon frère, mon ombre !

Journal du commandant Klaus du ? avril 1942 :

Ceci est mon testament. Je prie le seigneur, non pas de pardonner mes crimes qui sont trop nombreux, mais de me délivrer de ce que j'ai vu. Hélas, je sais que tu n'existes pas mon père qui est aux cieux, ha! Si seulement... Je sais notre vrai père est en bas, au centre de la terre nourricière. Cette chose bouffie, vautre sur un amas sans fin de tablette de pierre usée. J'ai lu l'une d'elles, et malgré un alphabet inconnu, j'en ai compris l'horrible substance. Plus insupportable encore que nos camps de cauchemar pour les juifs. Quelque chose cachée au fin fond de nos mémoires. J'ai fui quand j'ai vu que rien ne l'arrêtait, ni les balles ni la dynamite ne furent efficaces ! Après tout c'est le créateur ! J'ai vu mes hommes tomber dans ce que je croyais être de la fange grisâtre, et hurler qu'on les achève quand ils comprenaient l'affreuse vérité. Leurs chairs s'amalgamaient à la sienne. Retour à l'état primaire. Tout s'éclaire maintenant. Dieu le père, le père de tous, le créateur.

Puis je les ai vu se détacher de lui, ses fils, les anges. Ils sortirent en masse, tremblants et visqueux, parodies d'être vivant. L'arrangement inachevé de leur corps les rend grotesques. Une tête sur un bras m'arracha un doigt... une de ses dents noirs est encore incrustée dans ma peau. J'ai foncé hors de ce trou infernal à toute allure, un de mes hommes à mes côtés. Puis j'ai compris, par la quantité de sang qui inondait sa tunique polaire, que sa tête avait été arrachée. Je ne sais pas à qui est ce corps, mais qu'importe ? Puisque désormais sa tête me poursuit sur un tronc qui n'est pas le sien. Je les entends qui arrivent en grognant, ils seront bientôt sur moi. Peut être voudront-ils m'arracher les membres pour compléter ce qui leur manque ?

Ma migraine me reprend, et à travers les éclats lumineux qui transpercent mes yeux, je crois distinguer une forme nue marcher par le froid intense qui m'entoure ; ce doit être eux, mais je dois finir d'écrire, pour que les hommes sachent.

Epilogue :

Lester regardais avec effroi ce qu'il avait lui-même mit en évidence. Psychiatre dans l'asile de brook haven depuis 30 ans, lester avait suivi le commandant Klaus à partir de 1956 jusqu'à sa mort en 1962. c'était son premier vrai patient. Il l'avait traité comme un malade ordinaire. A aucun moment il n'avait tenu compte de la véracité du récit qu'il avait lu et relu maintes fois. Ce cher commandant avait quitté le monde d'une façon mystérieuse : il mourut par strangulation. Pourtant il ne s'était pas pendu. On le trouva mort sur son lit, les traces bleuies d'une main sur sa gorge. Mais lester pensait que son patient était bien capable de s'étrangler lui-même. Malheureusement pour ses certitudes, un nouveau patient avait surgit dans l'asile apportant son lot de tracas à lester. Enfermé au bloc A, le vieillard délirait...apparemment.

Les délires éveillèrent les interrogations endormies par l'esprit cartésien de lester, qui pour le coup n'en dormi plus. La corrélation se fit toute seule, le soir sur son bureau, entre les enregistrements du bloc A et le journal du commandant.
Une question l'obsédait, sans cesse tournoyant dans sa tête fatiguée par l'insomnie : qui était-il ? Qui était ce vieillard sans nom, retrouvé nu dans les rues de Londres ?
Mais le pire étaient ces vers écrits par Klaus, à la signification mystérieuse et terrifiante :

Abboth

De tes fils tu nourris la terre
Grand enseigneur des mondes
Coulons-nous dans tes veines molles
Au sang fécond comme la femme

Sort de ton palais de givre
Ramène les tablettes de la vérité
Sur le pinacle de nos ossements
Pour donner vie aux grands anciens

Dans ton unité plongeons tous !
Que tes connaissances vivent en nous !
Obéissons au seigneur de la rose pale
Prince des formes infinies

Abboth, ta chair grise est le Graal
Notre corps est tien à jamais
Prend le car ceci est ton bien
Nous t'offrons notre mort